

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE.
M. BORDANO.

ABONNEMENTS :	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Péra.....	50 francs	26 francs	14 francs
Provinces.....	65 »	34 »	18 »
Étranger.....	80 »	42 »	22 »

Toute demande d'abonnement qui n'est pas accompagnée d'un mandat de poste ou d'une valeur à vue sur Constantinople est considérée comme nulle.

Un numéro 60 Paras.

LA TURQUIE

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL & FINANCIER.

ADMINISTRATEUR :
ANDRÉ ZUCKER.

INSERTIONS :

Annonces 1 ^{re} page.....	3 piastres la ligne
Annonces 2 ^{me} page.....	6 » la »
Insertions, corps du journal.....	145 » la »
La Livre Turque à p. 400.	

Les abonnements partent du 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, et se payent d'avance.
Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Un numéro 60 Paras.

Abonnements et annonces : à Péra, dans les bureaux de LA TURQUIE, rue Kutchuk-Hendek, 29, près la Tour de Galata.

A SMYRNE, chez M. Caridi ; à PARIS, chez MM. Havas, Lafitte et Co, 8, Place de la Bourse ; à ROME, chez les principaux libraires ; à MILAN, chez MM. Manzoni et Co, via Della Sala. — Les annonces et abonnements pour l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, sont exclusivement reçus chez MM. Rottier et Co, à Vienne, 1 Riemergasse, 43. — Les annonces pour l'Angleterre sont exclusivement reçues à LONDRES, chez M. E. Micoud, 439-440 Fleet Street.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Voici la suite du rapport de Suleiman pacha, daté du 14/26 juin, dont nous avons publié hier la première partie :

Le même jour, les forces concentrées des Monténégrins ne purent pas résister aux violentes attaques de nos troupes et furent considérablement affaiblies.

Le lendemain vendredi, les soldats impériaux, avec les convois de vivres et de munitions, purent franchir les sommets des hautes montagnes avec moins de peine qu'hier et s'avancèrent jusqu'à l'extrémité des passes d'Ostrog pour y passer la nuit.

Le samedi, les sommets étant franchis de la veille, les troupes impériales arrivèrent au-delà de l'extrémité des passes d'Ostrog du côté de Spuz et la troisième division fut dirigée avec les convois sur les monticules situés au bout de la plaine de Bëlo-Pavlovitch.

Enfin, les six bataillons commandés par le lieutenant Minich bey commencèrent la descente des pentes centrales des montagnes du côté gauche du défilé.

L'ennemi attaqua d'abord faiblement, mais après la descente de nos troupes, un combat acharné s'engagea.

D'autre part, les Monténégrins qui n'avaient eu que des insuccès et qui voulaient tenter un dernier effort désespéré, attaquèrent en même temps les hauts points importants que notre arrière-garde avait choisis pour sa ligne de défense. Ils se battirent avec la rage du désespoir et finirent par épuiser leurs dernières forces. Les Monténégrins subirent là une échec sans précédent. Grâce à Dieu et à la justice de notre cause, nos troupes opposèrent une résistance admirable et montrèrent dans cette attaque furieuse de l'ennemi une fermeté étonnante. Les Monténégrins furent anéantis et ceux qui s'élevaient vers nous du bas du défilé furent également dispersés et prirent une fuite désordonnée devant nos soldats qui les poursuivirent l'épée dans les reins. Un grand nombre d'entre eux périrent dans la rivière Gila.

Le lendemain, dimanche 12/24 juin, à l'aube, les troupes impériales opérèrent leur concentration sans obstacle au-dessus de l'église de Gravatch, puis de là, dans la matinée, elles se dirigèrent directement sur les collines situées dans la plaine de Bëlo-Pavlovitch dont s'était emparée la veille la 3^{me} brigade formant l'avant-garde. A peine nos troupes furent-elles arrivées en cet endroit que leur arrière-garde fut attaquée par l'ennemi qui se retira après un combat sans importance et sans nous avoir causé aucun dommage. Des lors l'armée impériale occupa sans encombre la plaine de Bëlo-Pavlovitch.

Quant à l'ennemi, comprenant qu'il ne pouvait plus se mesurer avec nos forces, il ne put faire autrement que de continuer sa retraite pendant que notre armée reprenait librement sa marche victorieuse.

Arrivée dans les champs des environs de Danilograd, notre division rencontra les premiers bataillons détachés de celle de Scutari d'Albanie et, vers les quatre heures (14 heures et demie), dans la même matinée, les deux divisions opérèrent leur jonction définitive en rendant grâce à la Providence pour les succès dont elles avaient été l'objet et qui avaient permis à l'armée, après des combats sanglants et consécutifs durant sept jours, de franchir pas à pas les défilés qui s'étendent depuis la plaine de Nikschitz jusqu'au confin d'Ichpouz.

Pendant ces sept jours, malgré tous les efforts des Monténégrins, malgré tous leurs préparatifs, leurs batteries masquées, malgré leurs attaques vigoureuses et minterrompues sur les convois qui portaient nos vivres et nos munitions, nos troupes ont pu progressivement s'avancer sans faire un seul pas en arrière, soutenus par le 3^{me} et le 4^{me} bataillons formant arrière-garde, eux-mêmes bien souvent entourés de tous côtés par l'ennemi.

Quant à désirer les montagnes du défilé d'Ostrog, il faut savoir qu'elles sont plus élevées, plus abruptes et encore plus inacces-

bles que celles de l'Herzégovine ; leurs sommets, vus de la base, paraissent infranchissables à tout être humain ; elles sont couvertes de forêts épaisses et entrecoupées de rochers et de ravins dangereux, toutes difficultés enfin presque insurmontables, auxquelles il faut ajouter le manque d'eau. Quant à gravir ces hauteurs à cheval, cela rentre dans le domaine des impossibilités. Nos hommes pouvaient à peine, en six heures de temps, se procurer de l'eau avec des cruches !

Aux difficultés matérielles ci-dessus mentionnées, il faut ajouter aussi celle de la chaleur qui est excessive. Durant cinq jours consécutifs nos soldats ont combattu sous un soleil brûlant, sans trêve ni repos et sans pouvoir se procurer de l'eau à boire !

Le courage, l'abnégation et l'intégrité dont nos soldats ont fait preuve dans ces combats héroïques sont dignes d'enrichir les pages de l'histoire. Nous pouvons, en effet, nous enorgueillir du dévouement que nos soldats ont montré dans cette circonstance exceptionnelle ; ils se sont battus avec un courage, une intégrité dont aucun soldat d'une puissance quelconque ne pourrait égaler la valeur.

Pendant le passage des défilés d'Ostrog, qui a duré sept jours consécutifs, le dévouement et le courage de notre armée était major, des généraux et des officiers ne se sont pas démentis un seul instant.

Nos pertes, durant ces sept jours de combats gigantesques, se décomposent comme suit : 1 lieutenant-colonel, 4 majors, 9 adjudants-majors, 5 capitaines, 13 adjudants et 609 soldats tués ; — 1 major, 2 adjudants-majors, 9 capitaines, 14 adjudants et 838 soldats blessés.

Soit, en tout, 1493 hommes hors de combat.

Les pertes de l'ennemi sont le double des nôtres.

Nous avons pris à l'ennemi une forte quantité d'armes, de munitions de guerre, ainsi que deux appareils télégraphiques.

Toutes les constructions situées dans la plaine faisant suite aux défilés d'Ostrog du côté de Nikschitz, ainsi que les campements de l'ennemi se trouvant sur les deux côtés du chemin entre le khan désigné sous le nom « konak » sur la ligne frontière et Ichpouz, ont été détruits et brûlés par l'effet de nos projectiles.

Nous avons ainsi pris notre revanche, et au-delà, de tous les ravages et de toutes les misères dont les Monténégrins ont été les auteurs en Herzégovine depuis deux années contre toutes les lois de l'humanité.

Il nous reste plus qu'à adresser des vœux pour que, par la faveur divine et l'intercession du Prophète, les troupes impériales continuent leurs succès à la honte et à la confusion de l'ennemi, pour la plus grande gloire de l'Islam et de Notre Auguste Souverain auquel le Très-Haut voudra bien accorder de longs jours de gloire et de prospérité.

Dépêche télégraphique adressée au ministère de la guerre par S. Exc. Mehmed Ali pacha, commandant la division de Novi Bazar, en date du 12/24 juin.

Le 12/23 juin j'ai eu l'honneur de vous annoncer télégraphiquement l'occupation par les troupes impériales des sommets fortifiés de Tchilikoe, dans le nabie de Maratza.

Je vous ai fait part également que le 19/31 mai les montagnards se sont livrés à des actes de cruauté et de barbarie en coupant le nez, les lèvres et les bras à trois soldats du troisième bataillon de réserve de Salonique faits prisonniers, qu'ils ont massacré un enfant âgé de 11 ans et qu'ils ont aussi coupé le nez, la joue droite, les lèvres et les moustaches du soldat Mehmed Ben Hassan, appartenant à la 4^{me} compagnie du 1^{er} bataillon des réserves de Gumurdjine.

Ces actes de barbarie sauvage qui ont été commis près du village d'Ichpouz, sur les bords de la rivière Tara, nabie de Prenc, dans le district d'Akua, ne devaient pas rester impunis.

En conséquence, hier, grand matin, nos troupes se mirent en marche et, en combat-

tant, arrivèrent jusqu'à la rivière Moratcha ; dans ces combats successifs, le feu échangé des deux parts a détruit et brûlé environ 4.800 maisons du Bas-Moratcha et 40 du Haut-Moratcha.

Sur ces entrefaites, plus de cinq mille monténégrins des districts de Belo-Pavlovitch, de Ritschina, de Vassobek, de Liporika et de Lepo accoururent aussi pour s'opposer à la marche de nos troupes.

Une lutte acharnée s'engagea et se prolongea durant six heures.

Après avoir laissé non moins de 500 morts sur le terrain de la lutte, les Monténégrins restants prirent la fuite dans une déroute complète.

Nos soldats ont rapporté un immense butin, entre autres des chevaux et des armes. Nos pertes s'élevèrent à 89 morts et 78 blessés. Parmi ces derniers se trouve le major des volontaires d'Akova, Sadik-aga.

Que le Tout-Puissant protège notre Souverain.

Télégramme adressé de Soukhoum-Kalé au ministre de l'Intérieur en date du 10/22 juin 1877 :

Après la prise de Soukhoum-Kalé par les auxiliaires et l'escadron impériale, les Russes avaient évacué le pays des Abazes et s'étaient retirés à six heures de distance du littoral. Les troupes régulières avaient occupé les environs de Soukhoum et y avaient établi des ouvrages de défense. Les Abazes et la force navale avaient chassé l'ennemi des localités qui s'étendent jusqu'à la rivière de Kondour, comprenant un espace de 70 heures.

Dernièrement, les troupes régulières, ayant pris possession des rives de Kondour, les Abazes désirent chasser les Russes se trouvant au-delà de cette rivière et distribuer des armes et des munitions aux populations opprimées par le gouvernement de Russie. Ils réussissent toujours dans leurs entreprises, et purent repousser l'ennemi au-delà des rives de Morkola. Ce pays ainsi évacué par les Russes est plus vaste que les localités précédentes.

Ce fait a donné lieu à un violent combat dont voici les détails :

En vue d'organiser les insurgés Abazes et de les porter ensuite contre les forces russes, lundi, Chakir pacha et les chefs de l'Abazie ont marché à la tête de leurs troupes sur le fort de Dranda. Les Abazes, étaient commandés par leurs chefs respectifs. Ils étaient composés de 1200 fantassins et de 700 cavaliers, qui avaient pris les premiers en croupe sur leurs chevaux. Ils ont traversé ainsi à la nage la rivière de Kondour.

Après avoir vu l'ennemi se trouvant dans ses fortifications de Beslakoba et de Tchamtschira, Grandkzadé, Mehmed bey et Sefer bey, aide-de-camp de S. M. I. le Sultan, à la tête de 300 cavaliers se sont dirigés vers Beslakoba, pour en chasser les 500 volontaires russes qui avaient évacué cette localité avant l'arrivée des soldats ottomans.

Le détachement d'infanterie marchait aussi sur les positions de l'ennemi, commandé par Said bey, mon frère, et par d'autres. Votre serviteur, avec 400 cavaliers, se dirigeait de son côté sur Tchamtschira.

Après avoir pris les éclairiers la présence des fantassins russes dans les retranchements de Tchamtschira, j'ai donné ordre de les attaquer. L'ennemi, après une première charge, a pris la fuite et est allé se réfugier dans une grande fortification située en avant, d'où il a été aussi délogé par les projectiles des canons Assari-Cheket et Am-Allah, commandés par le vice-amiral Ahmed pacha. Les Russes ont laissé plus de 300 hommes tués dans cette dernière place.

Il était facile de les rendre prisonniers, s'ils ne se trouvaient sur la rive opposée d'un cours d'eau, que nos cavaliers ne pouvaient traverser ; quant à notre infanterie elle n'a pu avancer à cause de l'artillerie de l'ennemi, qu'elle s'est vu forcée de combattre ; c'est alors que les fuyards ont réussi à rejoindre leurs réserves, postées au loin, et durent se défendre jusqu'au soir contre les Abazes qui les avaient poursuivis.

Les Russes auraient eu dans ce dernier combat plus de 60 hommes morts et 10 chevaux tués.

De notre côté nous n'avons eu en tout dans cette journée que 4 hommes morts et quinze blessés.

Hakki bey, fils de Uzey bey, et Hadji Ibrahim bey, arrivé de Batoum, sont tombés mortellement blessés.

Le 22 juin, à notre retour de ces engagements, trois bataillons d'infanterie avec deux pièces de canon ont été expédiés à Tchamtschira, ce qui permettra aux Abazes d'avancer dans l'intérieur du pays.

Sefer bey et Mehmed bey, en récompense de leurs exploits, ont été décorés de l'Osmanie de 1^{re} classe.

Je ne puis assez louer la valeur des officiers tant de la marine que des troupes de terre.

AHMED.

Agent des affaires politiques à Soukhoum-Kalé.

Dépêche télégraphique adressée au ministère de la guerre par S. Exc. Ismail Hakki pacha, vali d'Erzeroum, en date du 13/25 juin :

J'ai eu l'honneur de vous annoncer hier que l'ennemi paraissait dans l'intention d'occuper les défilés de Dëli-Baba, on d'attaquer notre camp de Zewine. Effectivement, aujourd'hui, à 5 heures et demie, l'ennemi a attaqué nos forces de trois côtés différents, avec artillerie, cavalerie et infanterie. Mais les Russes ne pouvant résister à la défense vigoureuse de nos troupes, ont dû se retirer dans leurs campements.

Nos pertes, en comparaison de celles de l'ennemi, sont très-minimes.

J'aurai l'honneur de vous soumettre les détails après avoir pris les renseignements nécessaires.

Du même au même, en date du 14/26 juin :

J'ai l'honneur de vous adresser ci-après le récit détaillé du combat d'hier.

Le commandant de l'armée russe du Caucase, ayant sous ses ordres 3.000 cavaliers, 15 bataillons d'infanterie et 32 pièces d'artillerie, dans le but d'attaquer Soghiani, a opéré un mouvement offensif à l'aile gauche de notre camp de Zewine.

Vers les cinq heures à la turque, l'ennemi tira quelques coups de canon sur la brigade de Chekvet pacha, qui se trouvait sur les lignes de front, mais nos troupes se trouvant hors de la portée des canons de la redoute d'où était dirigé le feu, celui-ci resta sans résultat et conséquemment ne tarda pas à cesser.

Une demi-heure après, postant en face de nos ouvrages fortifiés de l'aile droite dix-neuf pièces d'artillerie, les Russes ouvrirent un feu violent contre nos positions qui ripostèrent immédiatement.

Le combat d'artillerie dura jusqu'à 7 heures. A ce moment-là l'infanterie et la cavalerie ennemies s'abandonnèrent et attaquèrent les retranchements des chasseurs du front de la brigade de Chekvet pacha ainsi que le centre et l'aile gauche. Nos colonnes, par l'aide de Dieu, soutinrent bravement les efforts des assaillants jusqu'au coucher du soleil. Puis l'ennemi, profitant alors du clair de lune, reprit l'attaque avec un redoublement de vigueur. Cette fois-ci encore notre vaillante armée repoussa toutes les tentatives de l'ennemi qui dut battre définitivement en retraite du côté de son camp retranché.

Les généraux de brigade Hadji Rachid et Chekvet pacha se sont particulièrement distingués. Tous les officiers en général qui ont pris part à ce combat ont fait preuve d'une bravoure exceptionnelle.

Je n'ai pas encore les rapports des chefs de bataillons, mais nos pertes en général ne vont guère au-delà de quatre cents tués et blessés.

J'appréhends de source certaine que celles de l'ennemi, par contre, s'élevèrent de 2.500 à 3.000 hommes mis hors de combat.

Dépêche télégraphique adressée au ministère de la guerre par le général de division Assaf pacha, commandant de Totrakon, en date du 14/26 juin.

Ce matin, vers les 7 heures et demie, l'ennemi a établi encore trois autres batteries d'artillerie dans les six retranchements qu'il avait élevés pendant la nuit sur le bord du Danube en face de Totrakon, à l'endroit où la rivière Ardijs se jette dans le Danube, et a ouvert le feu contre nous.

Dans cet intervalle, les quatre bataillons de troupes russes qui ont passé pendant la nuit sur l'île ont dirigé une vive fusillade sur la canonnière Chekvet Nema, tandis qu'une vingtaine d'embarcations tentaient d'opérer une attaque à notre droite.

Le feu vigoureux de nos retranchements et celui de la canonnière ont forcé l'ennemi de battre en retraite.

Les embarcations russes se sont retirées vers le village d'Isatchko, à trois heures de distance en aval de Totrakon, où nous avons envoyé 4 bataillons de troupes.

Tout nous fait supposer que l'ennemi a débarqué à l'île en face et comme celle-ci est couverte de bois épais, il est probable que l'ennemi n'a pas complètement évacué.

Bien que plus de cent cinquante coups tirés à mitraille et un grand nombre d'obus aient été dirigés sur nos troupes, nous n'avons eu néanmoins qu'un soldat tué et 7 officiers et soldats légèrement blessés.

(Voir dernières nouvelles).

NOUVELLES DU JOUR.

Les personnes dont l'abonnement expire le 1^{er} juillet prochain sont priées de le renouveler, si elles ne veulent pas subir d'interruption dans la réception du Journal.

Hier, après la séance du conseil tenu à la Sublime Porte, le Grand-Vézir et quelques-uns des ministres se sont rendus à Yildiz-kiosque où ils ont eu une entrevue avec Sa Majesté.

Quelques-uns des officiers musulmans et chrétiens des volontaires du vilayet de Smyrne ont été présentés avant-hier au Sultan. Sa Majesté s'est montrée très-bienveillante envers ces officiers qui partent aujourd'hui avec leurs hommes pour le théâtre de la guerre.

Le prince de Reuss a donné hier un grand dîner diplomatique, auquel ont assisté le Grand-Vézir, quelques ministres et hauts fonctionnaires de la Sublime Porte.

S. A. le Grand-Vézir a de nouveau fait remettre six chevaux de selle à la commission du Séraskérat ainsi qu'une paire de chevaux d'attelage. Son fils Ghali bey a de même offert deux chevaux de trait.

L'ambassadeur d'Allemagne, S. A. le prince de Reuss, est allé, avant-hier, en bateau à vapeur à Coum-Kapou et a rendu visite à Mgr Narsès, Patriarche des Arméniens.

Le successeur du vali de Jannina, Husni pacha, récemment décédé, n'a pas encore été désigné.

On nous assure qu'Ibrahim pacha, vice-président d'une des sections du Conseil d'Etat, a refusé ce poste qui lui a été offert.

Les fonctionnaires et kiatibs de l'administration des contributions indirectes ainsi que le directeur et le personnel de la douane des tabacs se sont inscrits pour une contribution mensuelle de 5960 piastres en faveur des dépenses de la guerre.

Les souscripteurs s'engagent à payer cette somme jusqu'à la fin de la campagne.

Aujourd'hui on attend l'arrivée à Constantinople du paquebot égyptien Mahala. Sa cargaison est composée de 16.000 fusils, de 2.500.000 cartouches et d'autre matériel de guerre que S. A. le Khédive met à la disposition de la Sublime Porte.

Le yacht égyptien Masr, qui a amené à Varna le prince Hassan pacha, est retourné hier soir à Constantinople. Aujourd'hui il fera route pour Alexandrie.

Le Bassiret apprend que le général Klapha partira dans quelques jours pour Varna.

Nadir bey, adjudant-major du 1^{er} régiment de cavalerie de la garde impériale, est promu au grade de major et nommé au régiment circassien de cavalerie nouvellement créé.

Munif effendi, ministre de l'instruction publique, s'occupe de l'établissement d'une « bibliothèque générale » (Kitabhané ouchoum) dans laquelle le public aura libre accès.

La création d'une pareille bibliothèque est un service réel rendu au pays et aux savants étrangers qui visitent l'empire turc.

Munif effendi, dans cette œuvre nationale, mérite l'encouragement du Souverain. Aussi, l'on assure que Sa Majesté vient de doter la nouvelle bibliothèque d'un budget spécial dont les fonds seront fournis par la cassette impériale.

Cette même bibliothèque contiendra des ouvrages turcs, arabes, persans, grecs, arméniens, bulgares et européens.

Indépendamment des dons qu'elle recevra des amis des lettres à Constantinople et dans les principales villes de l'empire, la « Bibliothèque générale » pourra compter aussi sur le concours des sociétés savantes de l'Europe dont plusieurs comptent Munif effendi parmi leurs membres.

Abderrahman effendi, uléma très distingué de Constantinople, qui occupe la charge de Mollah ou grand juge au Caire et qui jouit de la bienveillance toute particulière de Son Altesse le Khédive, procurera à la bibliothèque générale une belle collection d'ouvrages tirés des bibliothèques khédiviennes. Khairreddin pacha, premier ministre de Tunis, et le général Mohsin khan, ministre de Perse, feront aussi, dit-on, des présents littéraires à la nouvelle bibliothèque.

Le chérif Abdoullah pacha, émir de la Mecque, le chérif Abd-ul Mouttalib effendi, qui a occupé deux fois ce même poste, et la princesse Zeineb hanoum, fille du feu vice-roi Mehmed-Ali, destinés de très-beaux cadeaux à la même bibliothèque.

Le Takrimî Vakaf, journal officiel du Divan, et d'autres organes de la presse

(7)

LA

MARQUISE DE SARDES

PAR

ERNEST DAUDET

LIVRE PREMIER

— suite —

Maxime remercia M. de Sardes et feignit une gratitude plus vive que celle qu'il ressentait. En réalité, il était choqué par la facilité avec laquelle on acceptait son départ. Il y trouvait la preuve que le marquis ne l'aimait pas et ne l'avait jamais aimé. Il se trouvait donc seul dans la vie, sans parents, sans amis, ne connaissant pas un cœur à qui le sien pût aller spontanément, avec la certitude d'être compris. Il commençait tristement l'existence, et c'est sur cette impression qu'il se sépara de M. Sardes.

Ses études à l'Ecole polytechnique duraient pendant plusieurs années, exigeaient toute son attention, tous ses efforts, et rem-

plirent si bien la temps qu'il ne souffrit pas de son isolement autant qu'il l'avait redouté. Il voyait encore, à des intervalles plus ou moins éloignés, le marquis de Sardes. Mais leurs relations prenaient de plus en plus une physionomie froide, un peu hautaine, de la part du marquis, bien faite pour empêcher entre eux toute confiance et toute effusion. Maxime cessa même d'habiter pendant les vacances l'hôtel de Sardes, et se simple trait vaillant pour faire comprendre comment furent brisés les liens qui attachaient la vie de Maxime à un passé que le marquis semblait avoir pris à cœur d'effacer à jamais.

On peut croire, d'ailleurs, il est même consolant de le penser, que le noble gentilhomme n'apportait pas, dans tant de circonstances propres à amener une rupture définitive entre Maxime et lui, un rigoureux parti pris ou des idées préconçues.

L'entraînement fébrile d'une carrière brillante, toute dominée par des passions en plein développement, peut expliquer à la rigueur qu'il parût oublier ce Maxime qui ne pouvait pas montrer à ses yeux sans lui rappeler les vertus de Mme de Sardes, et qui peut-être aussi avait à se reprocher de n'avoir pas été, en souvenir même de celle-ci, un effort suffisant pour conquérir, un lendemain de sa mort, l'affection du marquis.

Quoi qu'il en soit de ces considérations, huit ans après le jour où M. de Sardes était devenu veuf, Maxime était ingénieur de l'Etat à Vannes. Il écrivait à son protecteur tous les six mois. Ce dernier lui répondait tous les ans et ils étaient aussi étrangers l'un à l'autre que si Maxime n'eût pas été dans l'hôtel de Sardes. Fort heureusement pour lui, l'amour avait combi le vide de sa jeunesse et les vœux de Mary, ouvrant son cœur au soleil et au bonheur, venaient de dissiper sa longue tristesse. Il ne savait pas que cet amour et ces vœux contenaient de déchirements et de larmes.

VI

Il y avait alors à Vannes un avocat populaire dans la ville, où, depuis quarante ans, il exerçait sa profession, plaçant également pour le pauvre et pour le riche, mettant au service de toute grande infortune les trésors de son éloquence et les ressources de son esprit, et se faisant aimer grâce à la générosité de son cœur, autant qu'il se faisait admirer grâce à son talent.

Il se nommait Pierre Morisson. C'était un petit vieillard, au visage intelligent, aux traits fins, alerte et gai, portant légèrement le poids d'une vieillesse qui d'ailleurs se montrait étonnante pour lui. Veuf depuis longtemps, n'ayant pas d'enfants, il vivait seul, occupant le rez-de-chaussée et le premier étage d'une maison dont il était propriétaire et dont il avait loué à Maxime Chamblay l'étage supérieur.

M. Pierre Morisson partageait son temps entre l'étude des dossiers, qui allaient tous les jours à son cabinet, et la culture de son jardin, réputé à dix lieues à la ronde pour la beauté de ses fleurs et de ses fruits. Quand l'avocat quittait sa robe, c'était pour venir la blouse du jardinier et il ne déposait sa serviette boursée de papiers que pour s'emparer d'un sécateur. Son jardin avait une aussi bonne renommée que son cabinet, et entre cette double occupation sa vie se trouvait bien remplie, qu'il s'estimait heureux de son sort et repoussait énergiquement les insinuations et les flatteries de ceux qui l'engageaient à céder aux vœux de ses concitoyens, à entrer dans la politique et à accepter un siège à la Chambre des députés.

Maxime Chamblay avait conçu pour ce sage la plus vive sympathie. Comme il sortait peu et ne cherchait pas à nouer des relations dans la ville, il fut heureux de trouver sous sa main un homme à l'esprit cultivé, au cœur sensible, d'un commerce agréable, qui, malgré son âge, conservait, avec

l'enthousiasme de la jeunesse et l'expérience de l'âge mûr, un inépuisable fonds d'indulgence pour les travers et les défauts qu'engendrent nos passions et qu'il savait comprendre chez les autres, bien que, depuis longtemps, la vieillesse l'en eût guéri.

Chaque matin, Maxime descendait dans le jardin de M. Morisson. Il trouvait d'ordinaire l'avocat étonné à la tête ses rosiers, ratisant ses allées, ou donnant des ordres à son jardinier avant de se rendre au palais. Ils échangeaient quelques mots entre eux, la poignée de main et un amical sourire. Il se retirait, le cœur rempli de la journée de la veille et de la journée d'aujourd'hui, et se retrouvait tout seul dans la solitude.

Grâce à ces effusions, et sa perspicacité aidant, M. Morisson avait pénétré plus avant dans le cœur de Maxime que ne le pensait celui-ci. Il connaissait l'histoire passée du jeune ingénieur, parce qu'il en avait entendu le récit ; il connaissait aussi son histoire présente, parce qu'il l'avait deviné. Il savait que Maxime nourrissait au fond de son cœur un amour profond, et quoiqu'il n'en connût pas l'objet, il avait compris que la mélancolie dont le visage de son voisin portait la trace tenait surtout aux mécomptes de cet amour, ignoré de celui qui l'avait fait naître ou méconnu par elle.

Ce jour-là, quand, vers cinq heures, Maxime apparut à l'extrémité de l'une des allées du jardin, se dirigeant vers lui entre les plates-bandes bordées de buis et plantées de rosiers robustes aux fleurs épanouies, M. Morisson vit bien que quelque gros événement était venu brusquement interrompre le cours monotone de l'existence de son locataire, dont le teint plus animé que de cou-

tume et le regard plus brillant trahissaient une de ces joies suaves qui ont leur source dans le cœur.

feront connaître au public le nom des donateurs de livres et de manuscrits. (Courrier d'Orient.)

Le Journal officiel publie un règlement relatif aux diplômes à livrer aux étudiants en droit et en théologie (talibés) qui ont terminé leurs études dans les mdrassés de Constantinople et de la banlieue.

Ce règlement qui contient quatre articles a été élaboré et voté par un conseil composé de hauts oulémas et sanctionné par un Iradé impérial.

Mardi dernier, dit le Courrier d'Orient, un spéculateur, qui envoie en province de la monnaie de cuivre, allait faire embarquer six barils : ces barils ont été saisis par ordre de l'autorité. On dit qu'on y a trouvé des vis, des boulons et autres pièces en cuivre provenant de l'arsenal.

M. D. Nicolaïdes, gérant-propriétaire du journal grec *Thrakia*, se propose de compléter le Recueil de la Législation Ottomane d'Aristarchi bey (Grégoire) par la publication de deux nouveaux volumes en langue française.

Ces deux volumes contiendront toutes les lois, règlements, ordonnances, modifications d'articles de loi et circulaires grand-vezirielles, publiés depuis 1874 jusqu'à nos jours, d'après la classification du 3^e volume du *Destour* officiel, récemment publié en langue turque. La Constitution ottomane figurera en tête du nouvel ouvrage. Quant aux lois et règlements votés par la Chambre et qui forment les fondements du nouveau régime constitutionnel, ils paraîtront également à la fin de l'ouvrage.

Les deux nouveaux volumes comprendront plus de 60 feuilles typographiques. L'éditeur espère pouvoir les publier dans deux mois au plus tard.

L'utilité de cet ouvrage n'échappera à personne. L'éditeur, M. Nicolaïdes, qui s'occupe depuis tant d'années de cet ouvrage dispendieux, rend un véritable service au pays qui lui doit aussi une traduction en langue grecque de la Législation Ottomane.

Le Parlement.

La Chambre des députés s'est réunie hier en séance publique, sous la présidence d'Ahmed Vékîf pacha.

Après la lecture du procès-verbal qui est adopté Yénicheherli-Zadé, député de Smyrne, demande la parole. Il lit un discours qui se résume ainsi : La principale cause du déclin de l'Empire c'est le mauvais personnel administratif. Ce sont ces fonctionnaires qui, par leurs abus, leurs actes d'injustice, leurs vexations ont empêché les peuples de Turquie de fraterniser, ont entretenu l'esprit d'animosité entre les diverses races et ont occasionné les désordres, les rébellions que nous voyons périodiquement se produire dans l'Empire et dont nos ennemis profitent. Les troubles de l'Herzégovine ne doivent d'ailleurs leur origine qu'à la mauvaise administration. Heureusement le mal a été reconnu.

Le gouvernement s'occupe d'y remédier et continuera son œuvre. Mais il ne faut pas oublier que la tâche du gouvernement ne se borne pas là seulement. Tout en réparant les inconvénients indiqués, la Sublime Porte a pour devoir d'agir de manière à apaiser à jamais toutes les questions qui occasionnent des complications graves dans la politique intérieure et extérieure du pays. Une de ces questions est celle du Monténégro. Ce petit peuple est un élément de désordres et de perturbations perpétuelles. Grâce à la bravoure de nos généraux et de nos soldats, les Monténégrins ont été enfin battus, vaincus, bien qu'avec des sacrifices pénibles. Il incombe maintenant au gouvernement du Sultan de profiter d'une manière efficace des avantages obtenus par ces troupes, de ne pas faiblir par des considérations politiques, de terminer une fois pour toutes cette question.

Il conclut en proposant d'inviter le gouvernement à agir dans ce sens envers le Monténégro, sans prêter attention à aucune intervention étrangère. (Vifs applaudissements.) Hazasesp effendi, député d'Erzeroum, repousse les conclusions du préopinant. Il pense qu'il vaut mieux que la Chambre, confiante dans le ministère, n'entrave pas l'action de la Sublime Porte en ce qui concerne la politique et qu'elle laisse le gouvernement libre d'agir comme bon lui semble dans l'intérêt de l'Etat. (Désapprobation sur plusieurs bancs.)

Hassan Fehmi effendi appuie la motion de Yénicheherli-zadé. Il fait ressortir très éloquemment les sacrifices énormes et sensibles que l'Empire a endurés dans cette question du Monténégro, l'impression pénible et douloureuse qu'il produit dans le pays les quelques avantages de guerre obtenus l'année dernière par les montagnards et les embarras et complications qu'ils ont fait naître pour l'Empire.

Il rend grâce au Très-Haut que les armes impériales sous les auspices du Sultan aient été couronnées de succès et demande que le gouvernement en profite d'une manière efficace. La motion de Yénicheherli-Zadé, dit-il, ne tend pas à fixer à la Sublime Porte ce qu'elle doit faire, mais à lui rappeler qu'il faut agir énergiquement et de manière à ce que cette question ne se reproduise plus.

Hassan Fehmi effendi termine en exprimant la conviction que toute la Chambre partage sa manière de voir. (Vifs et répétés applaudissements.)

La Chambre décide à l'unanimité que la motion de Yénicheherli-zadé sera transmise dans la journée même à la Sublime Porte.

Cet incident clos, Soudilès effendi, député de Constantinople, saisit la Chambre d'une question concernant le Lycée impérial. Il y a quelques années, dit-il, une Ecole de droit a été instituée au Lycée impérial. Tous les amis du progrès ont applaudi à cette institution. Malheureusement, au moment où les élèves allaient terminer leurs études et pren-

dre leur diplôme, l'Ecole est supprimée pour raisons d'économie, prétexte-t-on. Cette économie, qui est évaluée à 500 livres turques par an, n'a d'ailleurs pas profité, parce qu'on assure que cette somme a servi à grossir les appointements de quelques autres professeurs du Lycée. S'il y a des économies à faire c'est sur le service de la table de l'Ecole. Ce service se fait somptueusement. On pourrait encore supprimer certaines sinécures et des postes qui n'ont pas leur raison d'être.

L'Ecole de droit est une nécessité absolue. Elle donnera à l'Etat des fonctionnaires ayant des notions scientifiques, enfin de bons juges et l'on sait si nous en avons besoin. Nos tribunaux, faute de juges connaissant le droit, au lieu d'être le refuge de la justice, sont aujourd'hui toute autre chose. Je propose donc que l'Ecole de droit soit réouverte afin que les étudiants qui ont une année encore à faire puissent terminer leurs études. (Approbation sur plusieurs bancs.)

Rassim bey, d'Andrinople, dit que la suppression de cette Ecole a résulté du règlement de l'Ecole Milkié (école civile d'administration) qui sera très prochainement inaugurée. Ce règlement dit que les élèves du Lycée impérial iront terminer leurs études à l'Ecole Milkié ; et là ils apprendront aussi le droit.

Soudilès effendi réplique en disant que l'Ecole Milkié n'est pas encore un fait accompli et qu'en admettant même qu'elle sera prochainement ouverte, il faudra plusieurs années aux élèves afin d'arriver aux études scientifiques. En attendant il ne voit pas la nécessité de fermer l'Ecole existante.

Hassan Fehmi effendi appuie Soudilès effendi. Il indique la nécessité de la formation de bons juges, car bien qu'il lui soit pénible de le constater, il doit dire que le pays est privé de juges, dans la véritable acception du mot. (Approbation.)

La proposition de Soudilès effendi relative à la réouverture de l'Ecole de droit est adoptée.

Le secrétaire, sur l'invitation du président, commence la lecture du résumé de quelques pétitions. Parmi celles-ci nous en mentionnons une concernant un certain Nicolas Tavlaniotis qui a été oublié, sans jugement ni sentence, pendant la longue période de neuf ans dans la prison des criminels.

Ce malheureux, prévenu de complicité dans le meurtre d'une femme, a été arrêté il y a neuf ans et après trois mois de détention il parvenait à établir son innocence. Un arrêté du tribunal a ordonné sa mise en liberté. Cet arrêté a été oublié ou égaré et l'infortuné Nicolas a pour ainsi dit, présent dans la prison.

C'est Soudilès effendi qui a présenté la pétition et a fait faire la lumière sur cette injustice criante. La Chambre a décidé que les employés coupables de négligence dans cette affaire seront punis et que le malheureux Nicolas recevra une indemnité pour ses neuf ans de prison.

A la fin de la lecture des pétitions, Rassim bey rappelle à la Chambre la question des biscuits de Salonique, question dont la Chambre s'est déjà occupée dans une autre séance.

Naafi effendi, député d'Alep, introduit de nouveau l'affaire. Le mustéchar de Kossowa, dit-il, de passage à Salonique pour rentrer à Constantinople, a apporté un échantillon du biscuit fabriqué à Salonique pour les troupes impériales. Ce biscuit que le gouvernement a accepté ne peut servir de nourriture à des animaux, tant sa qualité est mauvaise.

Hassan pacha, président de l'intendance du Séraskérat, qui se trouvait dans l'auditoire, vient au banc du ministère et donne des explications. Il dit qu'une partie du biscuit, est en réalité mauvais et ne peut pas être mangé. Les commissaires de l'armée ont refusé de l'accepter. Le dossier de cette affaire a été mis à la disposition de la Chambre qui pourra découvrir quels sont les coupables.

Baha Eddin effendi dit que ce sont des employés d'administration et d'autres députés prononcent le nom de Tahir effendi, défendeur de Salonique.

Roupen effendi ajoute que si ce défendeur est le même qui a rempli autrefois les mêmes fonctions à Andrinople, il est capable de tout. Il demande qu'il soit mis en jugement afin que ses autres abus soient découverts.

Plusieurs députés répondent que c'est le même personnage et Roupen effendi fait observer que si en effet ce défendeur s'est rendu coupable d'un pareil méfait et par une spéculation honteuse n'a pas hésité à empoisonner les soldats qui versent leur sang pour la défense de la patrie, ce défendeur mérite la mort.

Naafi effendi propose la destitution immédiate de ce fonctionnaire et sa mise en jugement.

La Chambre accepte cette proposition et la séance est levée.

AVIS OFFICIEL.

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE
S. M. I. LE SULTAN.

Comité central ottoman des secours
aux blessés et malades militaires.

Seul autorisé par Iradé impérial et institué conformément à la convention de Genève ; correspondant avec les autres Sociétés de la Croix Rouge d'Europe.

Le comité fait appel au concours généreux du public pour subvenir aux frais de ses ambulances. Il reçoit des dons en argent et en nature. Les sommes provenant des dons en argent sont versées à la Banque Impériale ottomane ; les dons en nature sont adressés au président du comité à l'administration sanitaire, Galata.

Séjour du comité : au Palais Impérial de Dolma-Baghliélé.
Secours : Hôtel de l'administration sanitaire, Galata.

Représentants à l'étranger : les comités et correspondants de la Banque Impériale ottomane.

Dans les provinces : les agences ou correspondants de la dite Banque et les offices sanitaires ottomans, et à défaut de ceux-ci, les personnes qui seront désignées ultérieurement.

Constantinople, le 4/16 juin 1877.

(Signés) Arif, président ; Nourian, vice-président ; Sarrell, vice-président ; Féri-doun, secrétaire ; M. H. Foster, directeur-général de la Banque Impériale ottomane, trésorier ; Youssouf, secrétaire-adjoint.

Membres : Dr Aziz, colonel ; Dr Bartoletti ; C. D. Dickson ; Faik pacha (Della-Sudda) ; Leval ; général Mott ; Nouri bey ; Dr Pechdemaldji ; Dr Sévostopoulo.

LES ATROCITÉS RUSSES. (1)

(Suite.)

IV

La verdict célèbre de Mouravieff.

— Grand père, dit-elle terrifiée, ce sont les Cosaques, c'est leur cri sauvage.

— Va à la maison, répondit le vieillard avec gravité, puis il ajouta sans interrompre ses prières, « que sa volonté soit faite. »

La jeune fille partit ou plutôt se mit à courir. Le son des voix farouches se rapprochait de plus en plus ; les chiens se mirent à aboyer, à hurler et les bestiaux affolés, couraient à travers les rues du village. Les habitants se tenaient cachés dans leurs maisons. Pendant ce temps, de tous côtés le cri de hurrah, hurrah des Cosaques résonnait. Ils entourèrent le village et se répandirent dans toutes les directions. Deux Cosaques s'arrêtèrent devant chaque maison pour monter la garde. Les autres y pénétrèrent pour en faire sortir les habitants à coups de fouet et, sans aucun égard pour les malades et les vieillards, ils les entraînaient hors de leurs demeures. La panique était effrayante, d'autant plus que l'attaque était tellement inattendue que chacun était devenu muet ; personne ne pouvait comprendre ni s'expliquer ce qu'il était significatif, et nul, naturellement, ne pouvait prévoir ce qui allait s'en suivre.

Quand, cependant, tous les habitants eurent été conduits hors du village par les Cosaques, qui firent un cercle de fer autour d'eux (ils avaient précédemment saisi tous les bestiaux et les chevaux qu'ils avaient pu trouver), le commandant de cette bande de brigands et d'assassins lut la sentence de Mouravieff. Alors un frayer indéchiffrable s'empara des habitants. Les femmes se tordaient les mains, les enfants pleuraient en se pressant contre leurs mères ; les jeunes gens eux-mêmes étaient devenus livides de terreur, ils ne savaient lequel allait être la première victime. Les vieillards seuls attendaient leur sort avec résignation. Le commandant de la bande passait aux yeux des habitants de Jaworowka comme « un jeune, beau et délicat gentilhomme, mais si sévère, si cruel, qu'il devait appartenir à la grande noblesse moscovite. » C'était, certes pas, un des princes de la famille impériale, mais un simple serviteur du Czar ; néanmoins, un excellent exécuteur de meurtres et de pillage.

Il éperonna son cheval, se plaça au milieu du groupe des jeunes gens encerclés par les Cosaques et, sur un signe, ces derniers s'avancèrent. Le major jeta sur chacune des victimes des regards scrutateurs. Pauvres gens ! ils se tenaient immobiles à des statues, levant de temps à autre un œil timide sur le groupe où se trouvaient leurs pères, leurs mères et leurs sœurs. Et les mères infortunées se tordaient les mains de désespoir ; elles ne savaient lequel de leurs fils allait être la victime.

Les jeunes filles avaient les yeux remplis de larmes et les enfants paraissaient étonnés. Le major, ivre de joie, à la vue de l'indignation et de la terreur qu'il causait, ne fit aucun mystère du plaisir que lui procurait cette scène. De nouveau il fit signe aux Cosaques, et, désignant du doigt chacune de ses victimes, tantôt l'un tantôt l'autre, il leur fit choisir sept jeunes gens des plus beaux et d'une mâle apparence, et ordonna qu'on les conduisit sous bonne escorte.

« Et maintenant, cria-t-il à une autre division de Cosaques, maintenant, mes enfants, brûlez-moi ce nid. » Les Cosaques, avec leur sauvage hurrah ! se précipitèrent dans toutes les directions, et avant que quelques minutes se fussent écoulées, toutes les maisons du village étaient en flammes. Des colonnes de fumée s'élevèrent dans les airs, tantôt grise, tantôt violette, trouble et noire, comme sont les âmes des meurtriers de la Lithuanie et de la Pologne.

Devant la lueur éblouissante des flammes, les femmes restaient silencieuses ; le sentiment de la douleur faisait naître dans toute cette population le désir de la vengeance, et ça et là, des imprécations et des malédictions se faisaient entendre. Le major porta le regard vers l'endroit d'où partaient les voix hostiles, un sourire satanique tomba de ses lèvres, on dirait qu'il préparait des tortures plus terribles encore. Les Cosaques incendiaires étant revenus faire leur rapport, le major, après un instant de repos, ordonna à ses soldats de remettre les cordes du supplice aux pères des victimes désignées pour le sacrifice. Ces infortunés expirèrent, en tendant l'ordre, jetant un regard de mépris sur les instruments de torture des héros moscovites, et croisant les mains, levèrent la tête et demeurèrent en silence.

Qu'est-ce qu'il y a, s'écria le major, faisant pleuvoir une volée d'épithètes moscovites, ils ne veulent pas obéir ? Désirez-vous que j'emploie la force pour vous contraindre ? demanda-t-il en montrant son fouet. A ces mots, un des vieillards des plus respectables, s'avance bravement et dit : « Major, vous nous avez tout pris, vous avez brûlé nos maisons, vous avez détruit par les flammes tout le village, et montrant le feu, il continua : c'est votre œuvre, regardez-la. Voulez-vous prendre nos enfants ! Si vous en avez le pouvoir, assassinez-les ou ordonnez-vous d'être tués avec eux, mais supposez-vous que, par des moyens barbares, vous serez capables de nous contraindre à prendre part à vos crimes ? »

— C'est un mutin, cria le major, et se tournant vers les Cosaques, il ajouta :

« Saisissez-le, fustigez-le. » Ceux-ci sautèrent à bas de leurs chevaux, s'emparèrent du vieillard et le couchèrent par terre ; l'un s'assoit sur sa tête, l'autre sur ses pieds, et sans pitié, le flagellèrent de leurs fouets. Le vieillard ne poussa pas un murmure, ne jeta pas un seul cri de douleur, et lorsque le major eut dit : « assez, » il ne se leva ni même ne remua. Une jeune fille se fraya un passage à travers les Cosaques, se jeta sur son grand-père, mais ce n'était plus qu'un cadavre.

Cet allégeant épisode ne déconcerta pas le major. Il ordonna aux Cosaques d'arracher la jeune fille du corps du vieillard, et brutalement il la consola en lui disant d'un ton moqueur : « ce n'est rien, ce n'est rien. Vous avez une jolie figure. En Sibirie, ajouta-t-il d'une voix traînante, les garçons sont beaux. » Soudainement il tourna bride et après avoir appelé les Cosaques mes enfants, il s'avança vers le groupe des sept jeunes gens choisis pour être pendus et ordonna de procéder à leur exécution.

Les parents eurent encore assez de courage pour s'adresser au commandant et lui demander la permission de donner un dernier adieu à leurs enfants, de les bénir et de les embrasser ; il leur répondit sévèrement : « ce n'est pas nécessaire », en leur tournant le dos. Et lorsqu'ils le supplèrent de laisser le prêtre recevoir leur dernière confession, il s'écria avec indignation : « Allez-vous en, tout cela est superflu ! » Il donna à ses Cosaques le signal, et, dans un instant, les victimes furent traînées violemment, la corde au cou. Avant que deux minutes ne se fussent écoulées, ces innocents jeunes gens passèrent de vie à trépas. Lorsqu'on les hissa, deux cordes vinrent à se rompre, et ceux qu'elles soutenaient tombèrent la face contre terre. On les prit et on les hissa de nouveau sur l'arbre, et bien que le sang coulait par flots de leurs bouches, ils furent pendus presque mourants.

Les habitants de Jaworowka étaient spectateurs de cette infamie exécutée. Le commandant, trop occupé d'un spectacle qui lui réjouissait le cœur, ne prêtait aucune attention à leurs imprécations ; il regarda les yeux des suppliciés sortis de leurs orbites, leurs lèvres se tordant dans l'agonie, leurs figures devenues livides, il surveilla toutes ces terribles souffrances avec une complaisante satisfaction. Les parents détournèrent les yeux de cet horrible spectacle qui leur déchirait le cœur et même parmi les exécutés il y en eut qui se mirent à regarder dans une direction opposée. Lorsque le dernier mouvement convulsif eut cessé, le commandant jeta un regard sur le village. Le feu et la paille avaient brûlé vivement, et quelques-unes des constructions étaient déjà consumées ; cependant le village continuait à avoir l'apparence d'une large mer de flammes. Satisfaitement convaincu de sa destruction complète, voyant que rien ne pouvait être sauvé, il ordonna à ses hommes et à ses prisonniers de se mettre en marche. Il partit avec tous les habitants sans même vouloir consentir à leur donner le temps nécessaire pour ensevelir leurs morts.

La liste des villages qui ont été brûlés dans les mêmes conditions que Jaworowka, et celle de leurs habitants, sans distinction aucune, traînés en Sibirie, serait formidable.

TOTRAKAN.

On écrit de Totrakkan, 2 juin :

Hier soir, en nous installant dans notre maison d'été, nous avons tous été frappés de la persistance courtoise du caïmakam de Totrakkan d'avoir voulu nous installer dans une des maisons les plus spacieuses de la ville. Il est vrai que la plupart des maisons voisines de la nôtre portent dans leurs murs quelques traces de la guerre. Mais, enfin, nous nous sommes endormis à la grâce de Dieu, harassés de fatigue.

A l'aube nous devons nous lever et la moitié d'entre nous reprendre la campagne, tandis que l'autre moitié, dont les chevaux avaient souffert, attendrait un jour à Totrakkan. Il faisait jour à peine lorsqu'un coup de canon retentit, puis un second, puis d'autres succédèrent.

Sauter à bas d'un dur grsbat, plier bagage fut l'affaire d'un instant ; toute la ville était déjà réveillée ; les femmes et les enfants se cachaient derrière les puits des chaumières et des misérables maisons de la ville ; les hommes regardaient inquiets à l'horizon la fumée des batteries russes. Tous ces pauvres gens faisaient peine à voir ; la peur et la joie se liaient sur tous les visages : la peur du présent, la joie de l'avenir.

Pour nous, moins intéressés à la question, nous gravissions à toutes jambes les rudes rampes de la berge, pendant que par périodes régulières les canons envoyaient sur le plateau, au-dessus de nous, des obus dont on entendait l'explosion. « Montons sur cette colline », nous dit le correspondant d'un journal hongrois. Du haut de la colline, abrités par de grands moulins à vent, nous pûmes voir les batteries russes tirer en face d'elles. Les obus éclataient sur le plateau sans causer grand dommage ; les soldats semblaient eux-mêmes faire peu d'attention au feu des Russes. Ils préparaient autour de leurs petits feux le café du matin. Peu à peu la canonnade cessa et on n'entendit plus au loin que les claquements du camp qui répétaient les signaux.

Kars.

La ville de Kars, chef-lieu du sandjak du même nom, est située sur la rivière Kars-Tchai, à l'endroit où ce cours d'eau, quittant la plaine, s'engage dans une vallée où il coule encaissé dans des rives escarpées qui s'élèvent presque perpendiculairement. La ville se compose de quatre quartiers : la ville proprement dite et trois faubourgs, dont deux s'étendent sur la rive droite de la rivière, l'un au pied et sur le versant méridional de la montagne de Karadagh, à l'est de la ville ; l'autre au sud de la ville ; le troisième faubourg est disposé sur la rive gauche du Kars-Tchai et fait face à la ville et au faubourg méridional, avec lequel il communique par quatre ponts en pierre.

La ville proprement dite (la forteresse) est entourée d'un vieux mur flanqué de tours ; au nord-ouest de la ville, à son extrémité qui

s'avance au bord de la rivière est située la citadelle construite sur un rocher et entourée, de l'autre part, d'un mur surmonté de tourelles.

La citadelle de Kars s'aperçoit de très loin elle commande la ville et toute la plaine vers le sud et le sud-ouest. Mais, d'autre part, les hauteurs qui s'élèvent sur la rive gauche du Kars-Tchai commandent la citadelle ; des batteries dressées sur ces points peuvent aisément faire tomber en ruines les vieux murs de Kars.

Or, ce ne sont pas ces antiques fortifications qui font la valeur stratégique de la place. L'importance de Kars comme forteresse consiste dans des forts détachés, disposés à une assez grande distance en avant de la ville, sur des hauteurs qui commandent tout le terrain avoisinant.

La ligne de ces ouvrages forme un camp retranché derrière lequel une armée considérable peut s'abriter et manœuvrer dans toutes les directions contre l'armée d'investissement.

L'emplacement occupé par les forts de Kars forme un plateau accidenté, partagé en deux parties inégales par la profonde vallée du Kars-Tchai, et coupé, en outre, de plusieurs ravins également assez profonds : au sud-est, ce terrain s'abaisse et forme une plaine, la partie la plus basse du territoire avoisinant Kars.

Les bords du Kars-Tchai en amont de la ville, depuis le village de Kitchik-Kew jusqu'à la forteresse, sont escarpés mais ou moins accessibles. En aval de Kars, les rives deviennent escarpées au point que même des hommes isolés ne sauraient s'avancer jusqu'au bord de l'eau.

La partie orientale du plateau, sur la droite du Kars-Tchai, est séparée de la plaine du sud-est par les monts Karadagh, qui s'abaissent vers le nord et vers l'est en pentes assez douces, tandis que les versants méridionaux — vers la route d'Alexandropol — sont abruptes et escarpés.

Sur la rive gauche du Kars-Tchai, le plateau est couronné d'une série d'élevations. Ce sont, au nord, les hauteurs de Tchahk-mah, à l'ouest et au midi le mont Schirsch-Tépsi et les collines de Schorakh. Du centre du plateau se dirige vers le nord-ouest un ravin profond et escarpé, formé par le cours d'un petit affluent du Kars-Tchai. Dans la direction opposée, vers le sud-est, s'étend une vallée large et peu profonde, qui forme quelques escarpements à l'endroit où elle débouche sur la rivière.

Les hauteurs de Schirsch-Tépsi, surmontées par nos troupes pendant nos guerres antérieures la « montagne des bachi-bouzouks », à l'ouest et au nord-ouest des versants très escarpés, tandis que les collines de Schorakh, qui commandent tout le territoire voisin, y compris le Karadagh, ont des pentes plus douces, à l'exception toutefois, à l'ouest, de la montagne dite d'Observation et, au sud-ouest, du mont Moutka. Ces deux élévations ont des versants très escarpés et des sommets très élevés et étroits.

Si on quitte les points qui viennent d'être décrits en s'éloignant de Kars, on voit le terrain s'abaisser quelque peu. Sur la droite du Kars-Tchai, à une distance de 3 verstes de la ville, on aperçoit une plaine presque dépourvue de tout accident de terrain ; plus loin, cependant, on retrouve des montagnes. Sur la gauche de la rivière, le pays conserve d'abord son caractère accidenté, puis les collines forment des chaînes non interrompues.

Il est important de faire observer qu'aux alentours de ces hauteurs, occupées par les forts de Kars, il ne s'en trouve à portée de canon aucune qui commande les travaux de défense de la ville.

Les forts de Kars sont au nombre de onze ; ce sont des constructions très solides. La ligne de défense qu'ils forment autour de la place a une étendue de 17 verstes.

(Messager du Nord.)

BOURSE DE GALATA

10 heures

Ouverture..... P 9 28
En ce moment..... » 9 31
Obligations Rouméliennes..... fr 24 50
Papier-monnaie — L. T. 100 P. 174 20

OBSERVATOIRE IMPÉRIAL MÉTÉOROLOGIQUE.

TEMPS MOYEN DE CONSTANTINOPLE.

28 Juin 1877.

Lever du soleil..... 4 h. 30 m.
Coucher..... 7 » 35
Temps moyen à midi apparent..... 12 » 25
H à la turque à midi moyen..... 4 » 48

8 heures du matin

Baromètre..... 760.3
Thermomètre..... 23.5
Minime..... 48.7
Maxima de la veille..... 23.6
Direction et force du vent E.N.E. faible.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

FRANCE.

On lit dans le Journal des Débats :
C'est qu'il n'était que vraisemblable est désormais certain : le Sénat votera la dissolution de la Chambre des députés quand le président la lui demandera. La parti légitimiste a été battu, non pas par le parti républicain, qui n'avait rien à voir dans cette affaire de famille, mais par le parti exclusivement catholique.

Ce résultat ne surprendra point ceux qui, tout en observant les phénomènes de nos évolutions politiques, en recherchant surtout les causes premières. Le dernier ministère, si modéré qu'il fut, avait, dans un jour de malheur, touché à l'arche sainte. La réponse ne s'est pas fait attendre ; et pour notre part, considérant l'origine et les entourages du pouvoir, le jour où nous avons lu et reproduit les paroles venues du Vatican, nous avons regardé la crise comme ouverte.

Le ministère républicain a été renversé, non point par le parti royaliste, non point par le parti impérialiste, mais par un parti plus fort qui ne se nomme jamais et qui est le plus adroit des trois. Nous ne pouvons naturellement que faire des conjectures, mais nous serions un peu surpris si on nous disait que le président actuel du Sénat et le nouveau président du conseil avaient été consultés par le Président de la République avant qu'il prit sa subite résolution. L'impulsion est venue d'ailleurs, et c'est encore ce qui explique l'évolution forcée qui vient de s'accomplir dans le groupe légitimiste.

On a pu lire les Notes publiées d'un côté par l'organe de la royauté légitime, de l'autre par l'organe de l'Eglise romaine. C'est la conclusion d'une polémique assez aigre qui se poursuivait depuis quelques jours entre les deux partis, et qui rendait incertaine la majorité dans le Sénat. C'est maintenant une affaire terminée : le parti royaliste a été obligé de capituler, et il enregistre sa défaite avec une résignation qui n'est pas exempte d'amertume.

Nous nous attendions à cette solution. Ce ne sont pas les royalistes qui ont fait la dernière révolution gouvernementale ; elle s'est faite comme la révocation de l'Edit de Nantes. Les royalistes n'ont pas voulu comprendre que ce n'étaient pas eux qui étaient les maîtres de la situation et qu'ils avaient à faire à plus forte partie. Hier encore ils ont été obligés de s'en retourner sans portefeuille, sans garantie, avec de bonnes paroles et de l'eau bénite de cour, et sans pouvoir obtenir un engagement pour l'avenir. C'est qu'il peut se présenter des temps où eux aussi viennent des embarras. Au-dessus de l'Évangile de Frohsdorf, il y a l'Évangile antérieur et supérieur de Rome. L'Eglise est au-dessus des formes de gouvernement et ne les considère que comme des instruments plus ou moins utiles de sa propre domination. Elle donne indifféremment la Rose d'Or à la reine Isabelle et à l'impératrice Eugénie, et se débarrasse très proprement de don Carlos quand le jeune Alphonse peut être plus commode. C'est pourquoi le parti ecclésiastique pur veut de faire capituler le parti royaliste pur. D'après les Notes explicatives publiées par les journaux officiels, le maréchal-Président aurait exposé les inconvénients de donner au ministère une apparence cléricalle, ce qui justifie la fameuse et mystérieuse petite Note qui protestait contre les manifestations ultramontaines. Qu'importe au parti très-fidèle et très-fort qui dirige le mouvement ? Il sait se faire comme il sait parler, quand il le faut. Sa parole est d'argent, et son silence est d'or. Dernièrement, à un signal donné, il parlait et criait dans tous les pays, dans toutes les langues, sur tous les tons. Aujourd'hui il reçoit les petites tapes sur la joue comme des signes d'amitié. Pourquoi qu'on fasse sa besogne, il ne s'inquiète pas de l'étiquette ; il lâche l'ombre pour la proie.

Les royalistes n'ont pas lieu d'être satisfaits. Ce qu'ils ont remporté de leur visite convient à la température d'aujourd'hui. En somme, nous ne voyons pas que le maréchal-Président leur ait donné la moindre assurance qu'il s'en irait avant trois ans, ni même qu'il s'en irait après. Nous comprenons leur mauvaise humeur mal dissimulée ; mais, s'ils étaient aussi fins que leurs despotiques alliés, ils ferraient contre mauvaise fortune bon visage, sinon bon cœur ; et, puisqu'ils sont obligés de voter, ils voteraient et se feraient comme le vieux soldat de Scribe, sans murmurer.

AUTRICHE-HONGRIE.

On écrit de Vienne, à la date du 7 juin :

Les derniers jours ont fait table rase de tous les canards mis au monde par nos fabulistes aux abois. Ainsi de la mobilisation de l'armée autrichienne ; de la soi-disant mission du prince de Leuchtenberg à Vienne ; du désaccord entre le comte Andrassy et le comte de Beust, son représentant à Londres ; de l'entente anglo-autrichienne ; de la rencontre de l'empereur François-Joseph avec le tsar, ou de son premier ministre avec le prince Gortschakoff ; de la tension des rapports entre les cabinets de Vienne et de Saint-Petersbourg, et de bien autres choses encore. La vérité est qu'il n'y a absolument rien de changé dans notre situation politique, et que cette accalmie persistera, sans nul doute, jusqu'au moment où l'action diplomatique, après une bataille sérieuse sur la rive droite du Danube, essaiera d'envoyer les opérations militaires. Il dépendra de la Russie, à partir de ce moment, que nos rapports avec elle restent ce qu'ils sont, c'est-à-dire cordiaux et sincères. C'est à cette date aussi que le monde apprendra ce qu'il aura emporté, ou des sentiments pacifiques du tsar Alexandre ou des agitations guerrières des comités panslavistes de Moscou et d'ailleurs.

Le mouvement slave continue en Bohême. Déjà vous avez appris les poursuites intentées à Rieger, l'auteur de la lettre à M. Altschack ; il paraît que la leçon n'a pas été suffisante, car voici les municipalités de Lau et de Wamberg qui sont dissoutes pour le même motif et remplacées par des commissions administratives. Chose plus singulière encore que ce néo-patriotisme des Tchèques qui les pousse à en appeler à l'étranger, c'est la scission qui persiste entre les Tchèques eux-mêmes sur le terrain religieux. En dix-huit obstructions de Rome, la majeure partie des jeunes et des vieux Tchèques veulent prior pour les armes de la Russie ; seuls les féodaux tout mine de céder en

N'importe, il eût été bon qu'avant de se séparer on eût jeté les bases de l'arrangement. Qui sait ce qui se passera d'ici septembre, et peut-on affirmer qu'à cette époque les dispositions de Pesth à l'égard de Vienne et vice versa, seront ce qu'elles sont aujourd'hui? Malgré cela, les Hongrois qui, au début, trouvaient le pacte si onéreux pour leurs intérêts et qui aujourd'hui sont d'un avis opposé (au point de vouloir précipiter une solution qu'ils craignent de voir leur échapper), ne sont pas fondés en accusant le Parlement cisleithan de mauvaise volonté. Les députés autrichiens cèdent à la fatigue un peu trop aisément peut-être et se défient outre mesure de leurs forces au moment décisif; mais, je l'ai dit, les rapports ne sont pas terminés et ne pourront l'être d'ici une quinzaine, date probable de la séparation.

La Chambre des seigneurs, dans une de ses prochaines séances, aura à statuer sur la demande d'autorisation de poursuite formulée par le parquet de Prague contre un des membres de la Chambre haute, M. le comte Bucquoy, accusé d'avoir contenu à l'article 128 du Code criminel. Le comte Bucquoy aurait commis un attentat aux mœurs. Il convient d'attendre la suite de l'affaire pour se faire une opinion sur ce pénible incident. En attendant, M. le comte Bucquoy qui, il y a peu de jours encore, dans une réunion politique, tonait contre le relâchement des mœurs du parti libéral, vend pour six millions de florins ses propriétés de Béhème.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes de Cisleithanie vient de nommer une commission chargée d'étudier le fond et la forme à donner à la partie de l'exposition autrichienne de 1878, touchant à l'instruction publique. Le président de la commission est le recteur de l'Académie de Vienne, M. le docteur Joseph Steiner. Ses membres sont M. le conseiller d'Etat Eitelberger, directeur du musée des arts et métiers; M. le docteur Alexandre Bauer, professeur à l'école normale supérieure; M. le conseiller de la couronne E. J. Waisner, et le chef de section au ministère de l'instruction et des cultes, docteur Hennenfeldt Jurek.

Les nouvelles que nous avons ici de Bucharest ne sont pas précisément pour une entente bien cordiale entre les Roumains et les Russes. Les Daco-Roumains se montrent impatients de se mesurer avec les Turcs et d'asseoir leur indépendance sur quelques faits de guerre; tandis que le commandement russe, au contraire, prétend ne se servir d'eux que comme gardiens du pays. Impossible de juger la chose à distance; je me suis laissé dire cependant que le sentiment russe sur ce point serait assez sympathique au cabinet de Vienne.

ALLEMAGNE.

LE CONGRÈS DÉMOCRATE SOCIALISTE.

On lit dans la *Correspondance de Berlin* :

Le congrès démocrate socialiste allemand a été tenu à Gotha du 27 au 29 mai. — La *Gazette générale de l'Allemagne du Nord* écrit sur ce sujet :

Le congrès avait pour objet de passer en revue la situation présente du parti et les forces dont il dispose, — en second lieu, d'examiner les lacunes et les défauts d'organisation qui se sont fait sentir dans la pratique. Il ressort des délibérations et des rapports du congrès que si la démocratie socialiste ne constitue pas encore une puissance menaçante pour l'Etat moderne et si, à cause de la division de ses chefs, ou par suite du manque de fonds, elle ne présente pas un péril imminent, du moins son action révolutionnaire et dissolvante sur les masses continue d'être réellement dangereuse pour l'ordre social.

Cependant le mouvement démocrate-socialiste nous semble avoir atteint des aujourd'hui son plus haut point en Allemagne; sa décroissance ne pourra se dissimuler. Déjà, au congrès de Gotha, malgré les phrases bruyantes auxquelles se sont livrés trois jours durant la cent et quelques délégués composant cette assemblée, on a pu entrevoir qu'aux yeux des meneurs eux-mêmes, la situation du parti n'est rien moins que brillante pour l'avenir. Tandis qu'ils annoncent de grands progrès aussi bien dans les campagnes que dans les villes, ils n'en réclament pas moins de l'argent (1), encore de l'argent! pour ranimer l'agitation. Ils n'ont pas pu garder plus longtemps ce secret que les dernières élections pour le Reichstag avaient coûté des sommes colossales au prolétariat, et que le goût des cotisations s'était diminué singulièrement. La feuille socialiste intitulée *Vorwärts* (En avant), dans le même numéro où elle porte aux nues le dévouement et les sacrifices de ses correspondants politiques, déplore que la caisse du parti soit vide, et avertit les fidèles qu'il leur faut encore financer, s'ils veulent assurer le triomphe de la bonne cause.

Vis-à-vis de l'agitation socialiste, la classe qui possède montre une indolence qu'on ne saurait assez blâmer; elle n'éprouvera que trop tôt combien elle nuit à ses propres intérêts en restant ainsi inactive et en attendant que les prolétaires reconnaissent d'eux-mêmes l'insuffisance des promesses dont ils sont lésés par leurs prétendus amis et bienfaiteurs. On n'avance à rien en se bornant à des articles de journaux, à des brochures, à des discours pleins de bons conseils; il faut montrer par le fait qu'on veut arracher la question sociale des mains de ces agitateurs qui l'exploitent dans un intérêt personnel; alors seulement, et plus tôt qu'on ne l'espère, on verra le *humbly* socialiste réduit au silence et la raison humaine reprendre ses droits parmi la classe ouvrière.

Le *Vorwärts* exécute de nombreuses variations, dans sa manière emphatique, sur

(1) Depuis la réunion du congrès de Gotha, un incident est survenu qui menace les sources de revenus du socialisme dans une de ses plus riches provinces. Les comptes-rendus de ce congrès ayant fait connaître que dans toutes les assemblées du parti seront faites des collectes dont le produit doit être affecté à entretenir les agitateurs, orateurs et publicistes de la démocratie socialiste, l'Office de police de Leipzig a pris un arrêté, en date du 2 de ce mois, par lequel toutes les collectes de ce genre dans les assemblées et aux portes du local où elles se tiendront, sont désormais interdites sous peine d'une amende de 100 Marks ou d'un emprisonnement d'un mois. La peine frappera aussi bien les convocats de l'assemblée que ceux qui auront provoqué et organisé les collectes.

(Note de la correspondance de Berlin.)

cette idée que « les bataillons de travailleurs » n'ont qu'à avoir conscience de leur force, et qu' aussitôt s'écroulera le château de cartes de notre civilisation actuelle comme Etat et comme société. A Gotha, on est allé jusqu'à dire que l'agitation socialiste est assez forte maintenant pour amener même les non-prolétaires à renier tous leurs anciens principes.

Quant aux ressources et recettes du parti, nous attendrons, pour en donner le chiffre précis, les comptes-rendus sténographiés du congrès de Gotha; et ce sera pour nous l'occasion de revenir sur ce sujet, car les données fournies par les hommes de confiance du socialisme offrent du moins cette importance de montrer d'une manière frappante que nos lois qui régissent le droit d'association ont pour le moins autant besoin de réforme que notre législation sur l'industrie et sur la presse.

Sur le même sujet, on lit dans la *Gazette nationale* :

Le résultat du congrès socialiste de Gotha répond assez bien à ce qu'on pouvait attendre dans la situation actuelle des choses. Une première réunion des chefs démocrates-socialistes, après le succès relatif que le parti a remporté dans les dernières élections pour le Reichstag, devait avant tout être transformée en une fête triomphale qui exaltât le courage et la confiance des combattants. Une telle autre question est de savoir si le congrès a obtenu quelque résultat appréciable pour vaincre la difficulté que rencontre à présent la cause socialiste, c'est-à-dire celle de maintenir à la même hauteur le mouvement actuel. Un fait certain tout au moins, c'est que l'unité compacte du parti, telle qu'elle s'affirmait pendant la lutte électorale, a paru sensiblement et sous plus d'un rapport perdre de sa cohésion dans les discussions du congrès. Evidemment les succès obtenus ont beaucoup accru chez les différents membres du parti le sentiment de leur importance personnelle, et comme ce parti manque d'un chef éminent qui, par la supériorité de son intelligence et sa capacité comme agitateur, soit en état de maintenir unies toutes les forces socialistes dans une même voie pour atteindre un but clairement défini, il semble que cette unité, conservée jusqu'ici à grand peine, ne demeurera pas longtemps intacte.

En outre, malgré les sacrifices extraordinaires que les membres du parti se sont imposés pour le triomphe de leur cause, la confiance en la durée ultérieure d'un tel dévouement n'est pas extrêmement grande. Au congrès, on a traité la question des finances avec une visible précaution. Les cotisations que la grande masse du parti aurait à verser pour entretenir par la parole et les écrits l'agitation socialiste, ne peuvent que décroître dans les circonstances actuelles très défavorables où nous nous trouvons aujourd'hui. L'impression générale que les esprits impatientes retirent du congrès, c'est que le flot de l'agitation socialiste a déjà atteint et dépassé son plus haut point; les faits sans doute ne tarderont pas à le prouver.

ITALIE.

LES TRAVAUX DE LA CHAMBRE.

La Chambre s'est prorogée; l'honorable Crispià prononcé la formule sacramentelle : « Messieurs les députés seront convoqués à domicile ». Or, nous ne croyons pas inutile de faire en quelques mots l'inventaire des travaux effectués durant cette première partie de la session.

Née sous l'influence du programme de Stradella, la XIII^e législature s'est présentée à la nation avec une foule de brillantes promesses, qui d'abord ont paru en un véritable paradis terrestre cette pauvre Italie, dont le parti modéré avait été, pendant seize ans, le plus cruel des tyrans.

Mais combien de ces promesses ont-elles été maintenues? Le compte n'a saurait être bien long. La plus grande partie des lois présentées ont eu un caractère essentiellement politique; et ce n'étaient pas les questions politiques qui intéressaient le pays, mais bien plus les questions économiques et financières. Le ministère s'est aperçu un peu tard de ce renversement du vrai programme qu'il devait suivre, et pour jeter un peu de poudre d'or aux yeux de la nation, il a fini par présenter, avant que la Chambre ne se prorogât, la loi modifiant l'impôt sur la richesse mobilière. Nous ne saurions donner à cette loi le titre de *rosa acis*; nous dirons plutôt *unica arca*, car c'est bien l'unique loi, en effet, qui ait quelque rapport avec le programme de Stradella.

A première vue, cette loi prend un certain air démocratique, en ce sens, qu'elle décharge une des classes inférieures de la nation d'un impôt direct; mais, en réalité, le principe démocratique disparaît devant le nouvel impôt direct sur les sucres et sur le pétrole, qui, non-seulement frappe ceux qui ont été exonérés de l'impôt sur la richesse mobilière, mais encore ces classes inférieures qui n'ont jamais été inscrites sur les registres des percepteurs.

Toute la grande réforme économique se réduit donc à donner d'une main au peuple ce qu'on lui tire de l'autre, et dans une plus large mesure.

En dehors de ces deux lois qui ont une certaine importance, la Chambre et le Sénat ne se sont occupés, sur le terrain économique et financier, que de questions d'un ordre tout à fait secondaire. Les conventions maritimes et celles qui concernent les chemins de fer s'élevaient des mesures tout à fait étrangères au programme de Stradella, et qui auraient pu être discutées et approuvées avec plus ou moins de modifications sous le souffle des programmes de Legnago ou de Cossato.

Restent les lois ayant un caractère politique; et à l'égard de ces lois nous n'avons pas de bien gros compliments à adresser au cabinet Depretis. Il est inutile d'insister sur ce point; qu'il nous suffise de rappeler la loi sur les abus du clergé, qui, après avoir mis sous des-sous toute l'Europe, a obtenu du Sénat le verdict que l'on sait.

Après cela, que reste-t-il donc de l'activité et de l'initiative de cette jeune Chambre née de la volonté du pays? De quoi donc pourront se vanter les élus du 5 et du 12 novembre quand ils se présenteront devant leurs électeurs? Beaucoup d'entre eux, il est vrai, pourront faire pompe de leurs décorations ou d'autres faveurs personnelles, mais quant aux avantages obtenus pour le peuple

nous ne savons pas trop comment ils réussissent à se tirer d'embarras.

Le *Diritto*, il y a quinze jours, et l'*Opinione* plus récemment, encourageaient les députés à convoquer leurs électeurs en assemblées partielles pour effectuer avec eux un nouvel échange d'idées.

Le conseil est excellent, et mérite d'être suivi; nous ne savons pas trop si on en tiendra compte, et, dans le cas de l'affirmative, nous doutons que la nation vienne déclarer à ses élus que le mécontentement qui existait avant le 18 mars 1876 ait subitement cessé pour céder la place à la satisfaction la plus générale et la plus complète.

Nous doutons fort que la nation vienne faire de pareilles déclarations, mais ce dont nous sommes sûr, c'est qu'elle ne rejettera pas la responsabilité de ses désillusions sur le parti modéré. La session qui vient de terminer, et qui s'est prolongée du 20 novembre au 15 juin (c'est-à-dire 107 jours) a été, peut-être, la plus pauvre de toutes les sessions qui se sont succédées depuis 1861. Mais de cette pauvreté la droite ne saurait avoir aucune responsabilité; elle n'a jamais entravé les travaux parlementaires, ni par des interpellations répétées ni par l'abus des questions politiques comme l'a fait la gauche pendant ses seize années d'opposition. Le ministère et la majorité — une majorité colossale — auraient pu réformer toute l'administration en lois tous les travaux des nombreuses commissions nommées de l'année dernière sans se préoccuper de l'attitude de la droite, même dans le cas où celle-ci eût voulu se montrer hostile. Malgré cette liberté d'action du ministère, malgré cette omnipotence de la majorité, nous voyons la Chambre se proroger, et les belles promesses se résoudre d'une façon maintenue et bien peu consolante : en un mot de plus!

Concluons : le parti modéré vaincu aux élections du mois de novembre dernier n'aurait pas pu désirer une plus splendide réhabilitation que celle que ministres et Chambre se sont chargés de lui assurer aux yeux du pays.

(Courrier d'Italie)

FAITS DIVERS.

COLIQUE DE PLOMB.

Dernièrement, dit le *Gaulois*, des agents du service de la sûreté en surveillance dans le quartier du Temple à Paris passaient dans la rue de Saintonge, quand ils virent déboucher de la rue Charlot, en courant de toute la vitesse de ses jambes, un individu qu'ils reconnurent aussitôt pour une ancienne connaissance qui avait déjà eu maille à partir avec la justice. Ne doutant pas que cette course précipitée ne fût la conséquence de quelque nouveau méfait, ils arrêterent cet individu et le sommèrent de s'expliquer.

Celui-ci, sans se déconcerter, répondit : Vous voyez devant vous un peintre infamé, qui, atteint de colique de plomb, expérimente, pour s'en délivrer, une médication un peu violente, mais dont le succès fera époque dans les annales médicales.

Puis il ajouta que, sentant un refroidissement aux extrémités, il s'était élancé de la fenêtre de sa chambre, sise au premier étage, rue Charlot, sur le pavé du la rue, afin de fonder le sang et d'en rétablir la circulation, ce qui lui avait parfaitement réussi. Au moment où il terminait l'exposé de sa méthode curative, quatre maçons arrivèrent et confirmèrent le fait du saut périlleux que Albert T... venait de faire, mais en même temps ils déclarèrent qu'il n'y avait été déterminé que par la crainte d'être arrêté dans la pièce qu'il dévalisait quand ils y sont entrés.

Albert T... encore porteur des effets d'habillement et d'une somme de 17,000 fr. qu'il avait soustraits à M. Chairois, maître maçon, rue Charlot, n'a pu refuser cette déclaration.

Il s'est borné à répondre que ces effets étaient nécessaires pour compléter son expérience.

Albert T... a été conduit à la préfecture.

UN MÉTÉORE.

Un brillant météore a été observé à Uitenhage, près du cap de Bonne-Espérance. M. John Doley en a donné une description suivante : Dans cette partie du sud de l'Afrique, dit-il, nous avons été témoins d'un spectacle magnifique, tel qu'on peut à peine espérer en voir un pareil dans le cours de sa vie. Par une belle soirée qui éclairait la lumière des étoiles, vers huit heures, tout d'un coup brilla un éclair d'une grande intensité, et, en regardant au ciel pour en trouver la cause, on découvrit un grand météore qui venait de l'Orient et traversait lentement le firmament, puis il éclata en lançant des torrents de feu, et à ce moment on entendit gronder dans l'éloignement un bruit sourd comme celui du tonnerre.

Le météore paraissait presque aussi grand que la pleine lune; il n'était pas rond, mais de forme oblongue; il répandait une brillante lumière bleutée qui éclairait tout le ciel et l'on pouvait distinguer autour de soi les objets à plusieurs milles à la ronde, aussi distinctement qu'en plein jour. Les Hottentots et les Cafres qui se trouvaient dans les rues furent tellement effrayés, qu'ils se précipitèrent dans les maisons pour y chercher refuge. Ils croyaient que leur dernier jour était arrivé, n'ayant jamais rien vu de pareil.

Des gens de la campagne ont raconté que leurs attelages de bœufs s'étaient immédiatement arrêtés sur la route des l'apparition du météore, et qu'il fallut quelque temps pour leur faire reprendre leur marche; d'autres attelages s'étaient emportés, entraînant après eux les chariots jusque dans les buissons.

L'illumination provenant du météore dura près d'une minute; la lumière en était si brillante qu'elle causait un éblouissement.

Les Cafres ont été très impressionnés de ce spectacle, et ils considèrent ce grand globe de feu comme leur pronostiquant la famine, la sécheresse ou quelque autre calamité.

M. Victor Meunier raconte, dans le *Rappel*, la petite histoire que voici :

« Il était une fois un jeune couple d'héroïdes qui cherchait une place où suspendre un berceau. Ils virent un bateau à vapeur. C'était à Pesth, sur le Danube, le bateau à roues qui fait le service entre cette ville et Semlin. Le tambour de ce bateau leur plut. Ils y entrèrent, y bâtissent. Pendant qu'ils bâtissent, le steamer chauffe, lève l'ancre, crache sa vapeur, lâche sa fumée et part. Ils continuent de bâtir. Ensuite, ils pondrent, et puis ils couvrent. Et le bateau marchait toujours. Ils élevèrent de même leurs chers pe-

tits, le vapeur faisant la navette de Pesth à Semlin et de Semlin à Pesth. Cela est arrivé au printemps de l'année dernière, et le *Dinglers polytechnische Zeitung* est le Charles Perrault de l'aventure. »

DERNIÈRES NOUVELLES

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(Agence Bordeano et C^e)

Autriche-Hongrie.

Vienne, 26 juin.

Obligations Rouméliennes... fl. 12.50
Pièce de 20 francs... » 40. 9
Agio... » 110.90
Change sur Londres... » 126.30

Bien que quelques divergences existent encore, l'entente sur le compromis avec la Hongrie ne pourra pas tarder à avoir lieu.

Pesth, 26 juin.

A la Chambre, la discussion sur les affaires d'Orient a été très animée. Le principe de l'intégrité de l'Empire ottoman a été accepté. M. Tisza a déclaré que le gouvernement Austro-Hongrois réserve sa liberté d'action et agira selon les circonstances pour garantir ses intérêts. Il n'y aura ni occupation, ni mobilisation. La monarchie est décidée à empêcher toute conquête étrangère dans les provinces limitrophes.

Les déclarations de M. Tisza ont été accueillies par des applaudissements.

France.

Paris, 26 juin.

500 ottoman... fr. 8.70
Obligations Rouméliennes... » 23.50
Cours ferme.

Allemagne.

Berlin, 26 juin.

Le prince de Bismarck est attendu d'un moment à l'autre dans notre ville.

BOURSE

COURS DES FONDS

GALATIE, le 27 juin 1877.
Ouy du m... P. 9 27
Hausse... » 3 33
Baisse... » 9 26
3 h. du soir... » 30
Clôt. du soir... » 31
Après Bourse... » 25
Actions Société Générale C. det. L.S. 1 22
» de la Société de change et val. » 2 22
» de la Banque de Cons/pl... » 1 32
» du Crédit Général... » 1 20
Tramways... » 74
Laurium C. det... » 103
Crédit Hellénique... » 24 1/4
Obligations des Chemins de fer... » 50 —
1863... » 51 —
1865... » 47 —
1869... » 45 1/2
1872... » 45 —
1873... » 45 —

Directeur-Gérant N. BORDEANO.

ANNONCES

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

AVIS.

Judi 23 juin (v. s.) aura lieu l'adjudication définitive de 36,000 peaux de veau sèches au vent, déjà soumissionnées à 25 piastres l'ocque. La susdite quantité de peaux sera livrée dans une année, par des lots mensuels de 3000 pièces et le paiement en sera fait dans un intervalle de 31 jours à partir de la date du contrat en médjidi d'argent au prix de 20 piastres ou en *caimé* avec l'agio du jour.

Les personnes qui voudraient concourir à cette adjudication sont invitées à se présenter au Dâr-i-Choura le jour sus-indiqué.

Séraskérat, le 27 juin 1877.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

AVIS.

Lundi 20 juin (v. s.) aura lieu l'adjudication définitive de 2,000 peaux de veau sèches déjà soumissionnées à 12 1/2 piastres l'ocque.

La quantité entière de cet article sera livrée sans délai et le paiement en sera fait à la présentation du reçu, en médjidi d'argent à raison de 20 piastres ou en *caimé* avec l'agio du jour.

Les personnes qui voudraient concourir à cette adjudication sont invitées à se présenter au Dâr-i-Choura le jour sus-indiqué.

Séraskérat, le 27 juin 1877.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

AVIS.

Lundi 20 juin (v. s.) aura lieu l'adjudication définitive d'une certaine quantité de cuir noir grâisé, déjà soumissionné à 27 piastres l'ocque.

Le montant de cet article sera payé à la présentation du reçu, en médjidi d'argent à raison de 21 1/2 piastres ou en *caimé* avec l'agio du jour.

Les personnes qui voudraient concourir à cette adjudication sont invitées à se présenter au Dâr-i-Choura le jour sus-indiqué.

Séraskérat, le 27 juin 1877.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

AVIS.

Mardi 21 juin (v. s.) aura lieu la vente définitive aux enchères publiques de 300,000 ocques de son déjà soumissionné à 18 paras l'ocque.

La livraison de cet article sera effectuée à raison de 10,000 ocques par jour, à partir de la date du contrat, contre le paiement du montant qui sera fait en *caimé* à sa valeur nominale.

Les personnes qui voudraient concourir à ces enchères sont invitées à se présenter au Dâr-i-Choura le jour sus-indiqué.

Séraskérat, le 27 juin 1877.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

AVIS.

Judi 16 juin (v. s.) aura lieu l'adjudication définitive de mille pils de drap bleu et de 3000 pils de drap rouge, déjà soumissionnés à 14 piastres le pic.

La livraison entière de ces draps devra être effectuée dans un terme de 61 jours et le paiement en sera fait à la présentation du reçu en médjidi d'argent, à raison de 20 piastres ou en *caimé* avec l'agio du jour.

Les personnes qui voudraient concourir à cette adjudication sont invitées à se présenter au Dâr-i-Choura le jour sus-indiqué.

Séraskérat, le 25 juin 1877.

MINISTÈRE IMPÉRIAL DE LA MARINE.

AVIS.

Judi prochain le 16 juin (v. s.) aura lieu l'adjudication de la fourniture de 131 articles de produits pharmaceutiques nécessaires pour le service de l'hôpital maritime.

Messieurs les négociants qui désirent concourir sont priés de s'adresser au Conseil de l'Amirauté Impériale le jour sus-indiqué.

Hôtel de l'Amirauté, le 13 juin 1877 (v. s.)

PRÉFECTURE DE LA VILLE.

AVIS.

Les travaux de terrassements et de construction de murs sur les ouvrages de défense en voie d'exécution entre Tchekmedjé et le lac de Darksos seront donnés à forfait par voie d'adjudication.

Les entrepreneurs qui voudraient s'en charger sont priés de s'adresser à la commission spéciale qui siège au ministère de la police à partir de lundi 13/25 juin. L'adjudication définitive aura lieu samedi 18/30 juin.

Cons/pl., le 11/23 juin 1877.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE

DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES.

AVIS.

L'administration met en adjudication la fourniture de 80,436 ocques de charbon de S. livrie et de 380 tchekkis de bois de chauffage nécessaires aux bureaux de l'administration.

L'adjudication définitive devant avoir lieu samedi 18/30 juin, les fournisseurs sont priés de s'adresser le jour sus-indiqué jusqu'à 10 heures du soir à la turque au conseil de l'administration.

Constantinople, le 13/25 juin 1877.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE

DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES.

AVIS.

L'administration met en adjudication la fourniture de 4,500 rames de papier rose pour banderoles. L'adjudication qui commence à partir d'aujourd'hui 13 juin (v. s.) aura lieu tous les lundi, mardi mercredi et jeudi de 6 à 10 heures et sera close jeudi 23 juin (v. s.).

Les personnes qui voudraient concourir à cette adjudication sont priées de s'adresser les jours sus indiqués au conseil de l'administration.

Constantinople, le 13/25 juin 1877.

VENTE VOLONTAIRE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES.

Dimanche prochain 1^{er} juillet à 10 1/2 heures du matin sera vendu tout le mobilier garni de la maison de S. Exc. l'AMIRAL HOBART PACHA sise à Péra rue des Postes N° 24.

Le dit mobilier se compose de literie, meubles de salon, tapis, glaces, lampes, lustres, poêles, chaises, service de table, etc., et deux pavillons anglais en bois pour jardin pouvant facilement se démonter.

Péra, le 25 juin 1877.

E. DE CASTRO,

Commissaire-priseur.

TRAITEMENT PROMPT ET RADICAL

des maladies secrètes des deux sexes

PAR

M. le Dr. Mare Markel

médecin autrichien

Péra, rue Hendek N° 54 de 9 à 11 h.

Galata, Yousek Kaldirim, Pharmacie

Poloise de 1-4 h. p. m.

Les dimanches et mercredis, consultation gratuite.

AVIS.

La Municipalité du XIII^e cercle prévient que pour l'année courante le droit d'établir des bains de mer publics à Cadikéuy de Haidar pacha à Bostandji-bachi aux emplacements accoutumés, est mis en adjudication.

Les offres des enchérisseurs seront acceptées jusqu'au 15/27 juin au local de la municipalité à Cadikéuy.

AVIS.

La sousignée porte à la connaissance du public qu'elle est seule directrice et propriétaire de la maison H. Vallauri et Cie et qu'à partir d'aujourd'hui les créanciers réels de la dite maison pourront se présenter à son local à Péra pour que leurs créances soient reconnues.

Constantinople, le 25 juin 1877.

H. VALLAURI.

A LOUER un vaste local dans le Khan Loroand à Galata rue Vélod N° 8 composé de 11 chambres, et occupé dernièrement par la Compagnie turque Mahsoussé.

